

Terra incognita, de Ghassan Salhab • Dans son deuxième film, le cinéaste libanais montre un Beyrouth tourmenté par les mêmes souffrances et les mêmes questions sans réponse

Symphonie mélancolique pour une ville décomposée par la guerre

EN 1999, Ghassan Salhab, cinéaste libanais vivant entre son pays d'origine et la France, signait un premier long métrage prometteur, intitulé *Beyrouth fantôme*. Le Beyrouth de la reconstruction en constituait le cadre bruyant et lacunaire, pétrifié par la folie de l'oubli, saisi par une incessante fuite en avant, et élevé au rang de personnage principal d'un film où les êtres de chair, tels de douloureux fantômes, étaient réduits à errer dans la solitude et l'amertume des plans-séquences.

Terra incognita, qui prend ses quartiers dans la même ville et sur le même terrain esthétique, laisse à penser qu'un seul film n'aura pas suffi à épuiser la douleur ni le malaise. Les mêmes questions – comment gérer le passé ? Comment vivre ensemble le présent ? Sur quelle base, sociale, amoureuse, religieuse, reconstruire une collectivité pour l'avenir ? – sont donc remises sur le métier, mais avec une ampleur, une beauté et une maîtrise qui suggèrent que le précédent film de Ghassan Salhab était l'épure d'une œuvre elle-même en chantier.

Terra incognita en serait assurément la pierre fondatrice, aussi bien dans le parcours du cinéaste qu'à l'égard du cinéma libanais, lequel, s'il devait renaître un jour de ses cendres, pourra célébrer son anniversaire à dater de ce film choral et symphonique, parti à la recherche du Liban comme Proust à celle du temps perdu. Pour autant, point de narrateur ici, mais une jeune femme sombre et mélancolique, Soraya,



Soraya, jeune femme mélancolique, guide le spectateur sur les traces des civilisations qui ont construit le Liban, pays impossible.

dont le métier est d'être guide touristique. Sur ses pas, le spectateur découvre les strates des civilisations qui ont sédimenté cet impossible pays, en même temps que les partenaires que s'offre, sans espoir ni rêve de lendemain, la jeune femme.

PAYSAGES DÉCHIQUETÉS

Ce redoublement du même thème décliné sous l'angle spirituel (les cultures) et charnel (les amants) évoque un pays paradoxal qui n'aura accumulé les chances et les richesses que pour mieux les dilapider. Un pays qui ne donne que pour mieux reprendre, un pays qui séduit ceux qui l'aiment jusqu'à leur consommation, un pays qui ne semble trouver son identité que dans la pérennité

de la guerre, sous toutes ses formes, y compris celle de la paix, la plus insidieuse de toutes. *Terra incognita* n'est pas un film de guerre, mais un film en guerre, la guerre de chacun contre tous : Soraya et ses amants-Kleenex, Tarek, qui est revenu au pays pour reconquérir Soraya, Nadim l'architecte, enfermé dans sa chambre à reconstruire la ville sur son ordinateur, Leila, qui n'en finit plus de porter le deuil d'elle-même, Walid, qui s'écoute débiter d'une voix neutre les informations à la radio.

A ce paysage de décomposition urbaine et humaine, où rien ne parvient à faire lien sinon la mélancolie diffuse de cette impossibilité même et les travellings le long de paysages

déchiquetés par les ruines et les frontières, correspond le choc anarchique, mais en réalité très composé, des musiques, des silences et des sons. L'appel musulman à la prière, la bouillie télévisuelle, un chant orthodoxe, la litanie des informations à la radio, le passage des avions israéliens, musique classique ou populaire composent ici, parmi les rumeurs de la ville, un bandeson qui semble devenue à son tour terrain de bataille.

Une des plus belles scènes du film montre un concert de techno orientale, filmé depuis une foule compacte. Soraya fend cette foule à rebours pour sortir de la salle, avec derrière elle le fond noir et rouge de la scène qui semble évoquer les couleurs des utopies passées. Plus tard, une magnifique trouée silencieuse accompagnera son voyage vers la frontière israélienne, avec à ses basques un amant qui ne s'est pas résolu à son mépris. Entre ces deux moments, Ghassan Salhab aura fait le tour des illusions perdues et des lendemains arabes qui chantent pour ramener son héroïne, avec un œil au beurre noir, sur la terre ferme de la réalité. Peut-être son prochain film nous dira-t-il si cette terre est vivable, c'est-à-dire partageable.

J. M.

SÉLECTION OFFICIELLE, UN CERTAIN REGARD. Film libanais. Avec Carole Abboud, Abila Khoury, Walid Sadek, Rabiha Mroueh, Carlos Chahine. (2 h 00.)